

LES FEMMES DE L'ILE FORMOSE

Comme son nom l'indique, l'île Formose est semblable à un joyau merveilleux jeté au sein des eaux du Pacifique. Il lui fut donné par les navigateurs portugais, qui n'en trouvèrent pas de meilleurs pour peindre leur admiration en présence des richesses de cette terre tropicale, où les lauriers-roses se marient aux orangers, les bananiers aux camphriers, et qui produit en abondance le riz, le bétel, la canne à sucre et mille autres denrées. Elle devrait être un paradis terrestre pour les hommes qui l'habitent. Il n'en est rien. Jusqu'à ces derniers temps, la tribu qui paraît être la plus ancienne en cette île avait la détestable coutume de trancher les têtes de ses ennemis pour en orner certains temples ou l'entour des maisons. Les Chinois n'ont rien pu changer à de telles moeurs, que les Japonais sont en train de réformer avec plus de bonheur.

Mais, chose étrange, pour des peuplades qui sont les proches parents des "Coupeurs de têtes" dont nous entretenons, ici même, avec humour mon ami Combaire, la femme chez eux tient un rang et jouit d'une considération qu'elle n'a jamais connue en Chine, ni peut-être dans aucune autre partie du continent jaune.

Dans tous les pays d'Asie et même ailleurs, si la naissance d'un garçon est un événement heureux dont toute la maison se réjouit, la naissance des filles est plutôt vue d'un mauvais oeil. Les indigènes de Formose ne l'entendent pas ainsi, et le berceau d'un enfant du sexe féminin est toujours plus fêté que celui des garçons.

Cette manière de voir ne tire pas, je crois, son origine des principes d'une morale supérieure. Je m'imagine bien plutôt que ces sauvages, gens pratiques, voyant les services qu'ils pourront attendre de leurs filles pour les travaux de la maison, le tissage des étoffes et la culture des champs, les élèvent avec un soin qui n'est pas exempt d'égoïsme. A quoi bon se préoccuper des garçons qui, eux, laisseront vite la maison pour courir aux aventures de chasse ou de pêche ?

Quoi qu'il en soit, en raison même de son utilité future, la femme reçoit dès son bas âge des attentions spéciales. Ce n'est pas chez eux qu'on leur mutile les pieds, comme le font leurs voisins, les Chinois. On lui évite tous les travaux pénibles jusqu'à l'âge où sa beauté épanouie aura attiré l'attention d'un jeune homme désireux de fonder un foyer. Si la femme de Formose n'est pas belle, elle n'est ni plus ni moins laide que la majorité des femmes de race malaise ou du Sud de la Chine. Coquette, elle peigne ses cheveux en bandeaux ronds sur le front, et les ramène en nattes sur le derrière de la tête, à peu près comme chez nous. Elle aime les ornements, les bracelets et les pendants d'oreilles. Elle a emprunté la forme de ses habits à la race conquérante et, de ce fait, n'a rien d'original.

Ce qu'il y a de particulier chez elle et de presque unique dans les annales des peuples non civilisés, c'est la faculté qu'elle a de disposer de sa personne dans l'acte le plus solennel de toute vie sociale, le mariage ; ce droit est d'autant plus remarquable que cette institution est restée trop

souvent, même chez nous, un marché dans lequel la femme et sa dot sont l'objet d'un odieux trafic.

Lorsqu'un jeune homme a décidé de se marier, il avise dans sa tribu une jeune fille qu'il a remarquée. Il doit alors la conquérir, non par la force, mais par des moyens persuasifs. Pour cela, il a recours à la musique, et quelle musique ! Il va dans la forêt, coupe une tige de bambou dont il fabrique, au moyen de quelques fils tendus, une sorte de harpe rustique. Muni de cet instrument, dont une extrémité est fixée dans sa bouche pendant que de la main droite il en pince les cordes, notre amoureux se rend devant la hutte de celle qu'il voudrait convaincre. Je vous laisse à penser ce que cette aubade a d'harmonieux et de séduisant ! Toutes choses égales, d'ailleurs, on se croirait transporté en Castille ou en Andalousie, au moment où les "novios", pincant de la guitare, vont chanter leur amour à une belle qui fait le guet, silencieuse, derrière la "celosia". La jeune Formosienne n'est pas moins curieuse.

L'oeil collé à quelque fissure de la cabane mal jointe, elle épie le troubadour. Elle sait pourquoi

acte du mariage. Le troisième et dernier acte suit de près : la mariée accompagne son époux dans sa maison où, pendant trois ou quatre jours, elle vaque aux occupations ordinaires du ménage. Enfin, au quatrième jour, elle emmène chez elle son mari ; il prend à son tour, d'une manière définitive, la direction des affaires domestiques de ses beaux-parents dont il devient le fils. Il n'a pas, d'ailleurs, à quitter un nom de famille qui n'existe pas à Formose. Le mariage est alors complet, sinon indissoluble.

Dans certaines tribus, les choses se passent avec quelques variantes. Ainsi, au lieu de la sérénade devant une maison déterminée, au son d'une harpe grossière, celui qui veut se marier parcourt les villages de sa connaissance en jouant d'une flûte tout à fait primitive. Si, dans le nombre, il se rencontre une jeune fille qui ait trouvé le joueur de son goût, elle l'arrête au passage et le lui dit sans vergogne.

D'autres fois, le jeune homme fréquente directement la maison de celle qui lui a plu et s'évertue par des cadeaux et des jeux de sa façon à capter les bonnes grâces de la fillette, qui, souvent, n'est encore qu'un enfant. Dans ce cas, il faudra attendre l'âge fixé par les coutumes, et qui est à peu près le même que chez nous.

Je le répète, cette initiative laissée à la femme dans cet acte si important n'empêche pas les maris, une fois maîtres, de condamner leurs femmes à de durs travaux, aux champs et à la maison, de pratiquer parfois la polygamie, s'ils en ont le moyen, ni même de divorcer. Cependant, dans ce dernier cas, il est d'usage de garder certaines formes de respect à l'adresse de la répudiée. L'accord étant conclu au sujet de la séparation, le mari fait construire un palanquin élevé et peint de vives couleurs, sur lequel s'assoit celle qui fut sa femme. En cet équipage, il la conduit à toutes les familles de la parenté, puis il la quitte sans brutalité. C'est ce qu'on nomme en chinois la "séparation des mains".

Si les enfants nés dans les trois premières années de mariage sont des filles, leur grand-père maternel se charge de leur éducation.

Il n'y a qu'un tout petit point noir dans cet ensemble de coutumes respectueuses de la femme, c'est lorsqu'une

femme devient mère après quarante-cinq ans. Ce fait, en raison de sa rareté, est regardé comme un châtement des fautes commises dans une vie antérieure ; la coupable est obligée de se couper les cheveux et de se retirer dans un monastère. Ce dernier détail, qui m'est fourni par des Japonais dignes de foi, me prouve qu'en matière de religion ces insulaires ont subi l'influence chinoise.

Telle quelle, la condition de la femme de Formose est infiniment au-dessus de celle de la plupart des peuplades asiatiques ; les Japonais auront peu à faire, avec leurs idées féministes conquies, pour les émanciper tout à fait.

J. TEBLA.



L'AUBADE DES FIANÇAILLES, À L'ILE FORMOSE

il vient et ce que veut sa chanson. Mais la chanson a beau être belle, si l'homme ne lui plaît pas, elle le laisse se morfondre, puis partir. Dans le cas contraire, elle sort, le prend familièrement par un pan de son habit et s'entretient avec lui. Les choses vont vite alors et prennent la tournure la plus singulière.

Séance tenante, ils se fiancent de leur propre autorité et s'en vont habiter une même cabane. Un mois ou deux se passent dans ce qu'on pourrait appeler un essai idyllique du mariage.

Ce temps écoulé, la jeune fille avertit ses parents qu'elle désire convoler en justes noces avec l'homme de son choix. Ceux-ci peuvent, à la rigueur, refuser leur consentement, mais ce "veto" ne devient jamais une pression tyrannique pour imposer un individu que leur fille n'avait pas choisi.

Le consentement donné, on réunit la parenté autour des jeunes gens. Un grand festin de viandes et de vin est tout le cérémonial de ce second

Une pensée de Gitouillard :

—Les embarras d'argent diffèrent de ceux de voitures, en ce sens que ce n'est jamais l'encombrement qui les occasionne.